



**UN JOUR D'APRÈS-GUERRE  
DANS UNE TOUTE PETITE PARTIE  
DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, UNE  
JEUNESSE INSOUMISE ENTREPRIT  
LA PLUS SECRÈTE ET LA PLUS  
RADICALE DES CONTESTATIONS,  
« L'INTERNATIONALE LETTRISTE »  
QUI ACCOUCHERA QUELQUES ANNÉES  
PLUS TARD DU « SITUATIONNISME ».  
ENTRETIEN AVEC GÉRARD BERRÉBY,  
FONDATEUR DES ÉDITIONS ALLIA,  
PIONNIER DEPUIS QUARANTE ANS  
DE TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR  
L'UNDERGROUND ET LES AVANT-GARDES  
DE NOTRE SIÈCLE.  
RETOUR SUR L'ENFANCE DE  
CETTE RÉVOLTE SANS PRÉCÉDENT,  
ENCORE MAINTENANT D'ACTUALITÉ,  
OUVRANT LE DÉBAT SUR LA SOCIÉTÉ  
DE SURVEILLANCE, L'ALIÉNATION  
DIGITALE SANS OUBLIER L'URGENCE  
ÉCOLOGIQUE. RADICAL CULTÉ !**

**INTERVIEW  
FRANK PERRIN**

# **GÉRARD BERRÉBY**

**De l'origine du situationnisme à maintenant**



## « La dérive, c’est comme visiter Londres avec un plan de Berlin. » On y trouvera une vision de la ville qui sera forcément autre.

**FP:** Comment avez-vous entamé cette recherche sur la préhistoire et les débuts des situationnistes, cette jeunesse révoltée du Saint-Germain-des-Prés de l’après-guerre ?

**GB:** Quand jeme suis lancé dans ces recherches, très peu de documents étaient accessibles, alors que, ce qui m’intéressait, c’était la genèse du mouvement : comment il s’était formé, sur quels fondements. Cette recherche a révélé le rôle central joué par les artistes, par des personnalités comme Gil J. Wolman, que j’ai pu rencontrer et qui m’a confié de nombreux documents. Rien n’est créé ex-nihilo et ce que j’ai découvert m’a énormément séduit. Avec *l’Internationale lettriste*, qui a précédé la fondation de *l’Internationale situationniste*, il y avait l’humour, la joie spontanée, l’expression première, essentielle, l’irrévérence, le refus de toute autorité. Comme dans le travail d’un écrivain ou d’un penseur, tout est déjà dans ces premiers écrits. Le travail d’amélioration et de peaufinage vient après. Généralement, on tourne autour de deux ou trois idées, et je pense que c’est ainsi pour chaque créateur. Aujourd’hui, on retrouve tous ces documents dans n’importe quelle bibliothèque mais avant, ça n’existait pas et je n’ai pas trouvé en Europe une seule bibliothèque qui possédait ne serait-ce que l’intégralité des numéros des revues *Internationale lettriste*, *Potlatch* ou, ensuite, *Internationale situationniste*. Je suis allé chercher dans des bibliothèques, chez des collectionneurs et des protagonistes, et j’ai réussi à construire le livre comme ça <sup>(1)</sup>. Je l’ai fait dans un esprit d’indépendance intellectuelle. Je voulais montrer une sorte de réalité brute, les traces d’un cheminement de pensée. Je n’ai accompagné les textes d’aucun commentaire et

d’aucune interprétation. Ils sont simplement classés de manière chronologique. Mais, je m’en suis rendu compte des années plus tard, les situationnistes, et Guy Debord surtout, n’avaient pas apprécié ce que j’avais fait, non seulement parce que je ne les avais pas consultés mais aussi parce que cet ouvrage démontrait aussi que le mouvement n’était pas non plus tout à fait en rupture avec ceux qui l’avaient p r é c é d é .

**FP:** C’est un travail d’archéologue sur la préhistoire d’un mouvement. Mais quelque part tout était déjà là. C’est assez confondant, et j’ai même tendance à penser que cette période qui est indescriptible, secrète, brouillonne, est comme un chef-d’œuvre collectif. À cette époque où la consommation arrive, on a seulement quelques jeunes qui, de façon désordonnée, vont refuser toutes les valeurs sacrées de l’idéologie ambiante que sont le travail et le bonheur. Comment cela a-t-il pu émerger ?

**GB:** Il faut d’abord imaginer le creuset intellectuel dans lequel les situationnistes émergent. S’ils s’en défendent, le modèle reste les avant-gardes, Dada puis le surréalisme. Certains d’entre eux, du moins ceux qui formeront l’Internationale lettriste, sont issus du Lettrisme d’Isidore Isou. Les situationnistes s’inscrivent dans cette tradition tout en voulant s’en démarquer radicalement, en proposant une orientation plus politique à leur mouvement, à travers la création de situations, qui seraient des moments de vie choisis et non imposés du dehors, et en mettant en avant des techniques de réappropriation de l’espace quotidien. Cela passe par exemple par la dérive, une manière totalement différente d’aller d’un

point à un autre ou plus encore d’errer sans but. Pour vous donner une idée, Ralph Rumney m’avait dit un jour, en marge des entretiens que j’ai réalisés avec lui : « La dérive, c’est comme visiter Londres avec un plan de Berlin. » On y trouvera une vision de la ville qui sera forcément autre. Pour pouvoir s’en rendre compte, il faut être déconditionné, disposer de temps, ne pas avoir d’obligation, être en quelque sorte asocial, en dehors de l’activité dite “officielle”. Dans la même lignée que la dérive, la psychogéographie a été conceptualisée par Ivan Chtcheglov, un personnage génial et un esprit fantomatique, passionné par la quête du Graal, les chevaliers... Vous parliez tout à l’heure d’une intelligence collective et, en effet, tout ce qui a de plus passionnant chez les situationnistes se trouve en germe dans l’Internationale lettriste qui a précédé. On voit avec le recul une sorte de dissolution de ce collectif à l’avantage du point central, Guy Debord, qui a bénéficié de l’apport d’esprits géniaux comme Ivan Chtcheglov, Ralph Rumney, Gil Wolman... Debord s’entourait de gens qui avaient tous de fortes personnalités et beaucoup d’intuition, et il savait en tirer la substantifique moelle. Chacun de son côté (peut-être à l’exception de Wolman et de Rumney), aucun d’entre eux n’aurait eu les capacités et le talent de réaliser lui-même ce qu’il avait en lui. La force et l’intelligence de Debord, c’était sa capacité à synthétiser ce qu’apportaient les uns et les autres et de l’intégrer à sa propre pensée et à sa propre création.

**FP:** On pourrait dire que pour cette jeunesse radicale, cette période est le grand brouillon de choses qui vont être mises en forme par la suite.

**GB:** Tout était là dès le départ, mais ce tout avait besoin d’être mûri, structuré, pensé. Et celui qui a été capable de le faire, c’est Debord. J’ai demandé à Wolman comment ils travaillaient leurs textes communs. Il m’a répondu qu’ils discutaient tout simplement, apportant chacun des choses, et que Debord en faisait la synthèse quand il écrivait. Les textes étaient signés à quatre mains.

**FP:** Ilya comme un grand paradoxe : les situationnistes ont construit leur histoire en perdant ses fondements originels...

**GB:** Cette insolence complètement

adolescente et à mes yeux, géniale, programmatique pour les dix à vingt années à venir, ne pouvait pas continuer ainsi parce qu’on était toujours sur le fil du rasoir. On ne peut pas tenir indéfiniment le temps de la pleine énergie. Pour reprendre ce que disaient les punks allemands dans *Dilapide ta jeunesse* : « Celui qui dort loupe plein de trucs. » Ainsi, il y avait ce programme aberrant et surhumain qui voulait qu’on ne dorme pas pour ne rien loucher. Et il existe mille moyens de ne pas dormir.

**FP:** On va appeler çades «éruptions». Comme Greil Marcus l’expose, dada, situ et punk ont été trois éruptions soudaines, comme un volcan souterrain du XX<sup>e</sup> siècle. On ne peut en effet rester en éruption permanente...

**GB:** Oui mais quand on structure et qu’on assoit l’éruption, d’une certaine manière, on perd quelque chose. C’est très contradictoire. Quand on lit *La Tribu*, les entretiens que j’ai réalisés avec Jean-Michel Mension, on se demande : « Mais comment faisaient ces jeunes gens pour vivre la nuit, boire, manger, aller dans les bars, tout ça sans travailler ? » Quelqu’un d’aujourd’hui ne comprendrait pas, mais c’était tout à fait possible. La question du logement pour quelqu’un d’une vingtaine d’années dans le Paris de l’époque n’était pas une question terrorisante comme aujourd’hui. J’ai le sentiment qu’on possédait la ville à partir du moment où on y vivait. Être pauvre à cette époque ne nous dépossédait pas de notre dignité. Dans ce désir de liberté, d’explorer la ville en toute liberté, de la voir et l’envisager autrement, de l’inventer, on faisait fi de la surveillance régissant dans un milieu urbain structuré et quadrillé. La surveillance dans une ville comme Paris dans les années 1950 n’avait rien à voir avec aujourd’hui, avec l’omniprésence de la vidéosurveillance. Le fait d’affirmer une telle rébellion, c’était se mettre au centre, ne pas se cacher et refuser ce que l’on sentait arriver, à savoir cette société de contrôle. Et je crois que peu l’ont ressenti de manière aussi totale.

**FP:** Orwell lui-même dirait que cet aujourd’hui est de la science-fiction, bien au-delà de ce que l’on imaginait.

**GB:** Je suis en train de lire le dernier rapport sénatorial publié sur la société de surveillance, et tout commence par le changement de

langage. On ne parle plus de « vidéosurveillance » mais de « vidéo-protection ». On modifie le langage pour mieux faire passer la chose mais elle est là, et pire. L’inspiration vient, parce qu’il s’avère que c’est un très bon modèle, de l’Asie et en particulier de la Chine. Autrement dit, si vous avez pris le train sans payer votre billet, que l’on vous contrôle et que vous ne payez pas l’amende, on vous interdit de prendre le train. Nous devenons par ailleurs des citoyens notés sur toutes leurs activités, aussi bien de voisinage, de relations intimes, amoureuses... et si l’on descend en dessous d’une certaine note, on devient un citoyen à contrôler, à parquer. On prend pour exemple la crise sanitaire qui nous a tous contraints à rester enfermés. Pourtant, ce n’est pas la crise sanitaire qui est le scandale mais plutôt à quel point nous avons obéi en masse aux injonctions.

**FP:** La gestion de la crise sanitaire a été le vrai scandale, parce qu’elle a été instrumentalisée pour nous domestiquer. Dire ça, c’est prendre le risque qu’on nous traite de complotistes.

**GB:** Ce n’est pas pour autant qu’il ne faut pas parler. À l’époque où on ne disait pas « complotiste », c’était : « Tu as une conception policière de l’histoire. » On pouvait dire aussi : « Tu es complètement paranoïaque. » Mais en me qualifiant de paranoïaque, on ne répond pas à ce que je viens de dire. On me catégorise, on me met dans une boîte et on considère qu’il ne sert à rien de parler avec ce qui se trouve à l’intérieur de cette boîte, donc je suis neutralisé.

**FP:** De la même manière que la « vidéosurveillance » est devenue « vidéo-protection », le terme « complotiste » a été forgé justement pour neutraliser.

**GB:** J’ai récemment cité, dans une émission de radio, un exemple à propos de l’accident de Tchernobyl et de ses répercussions sur les problèmes de thyroïde qui ne sont presque pas référencés dans les statistiques médicales et qui ont explosé à ce moment-là dans le Sud-Est de la France et en Roumanie. J’ai été rembaré à une vitesse inouïe par la présentatrice de l’émission, qui a tout de suite senti ce que j’allais développer comme idée. Or, c’est une réalité : à cette époque, les cancers de la thyroïde n’apparaissaient presque pas dans les statistiques médicales. Et puis les cachets

d’iode, le développement de problèmes de thyroïde chez des femmes qui prennent tous les jours des médicaments qui ont fait scandale comme le Lévothyrox, allant jusqu’à l’ablation de la thyroïde ou l’apparition de cancers, c’est impressionnant quantitativement. J’ai parlé avec des médecins et des physiciens qui se sont intéressés à l’accident de Tchernobyl et qui établissaient ces relations. Je n’avais pas l’impression de donner un coup de pied dans la fourmilière. J’en reviens à l’émission de radio que je mentionnais.

**FP:** Cette jeunesse de l’Internationale lettriste puis situationniste a pressenti de façon assez visionnaire le grand contrôle qui allait se mettre en place, mais en deçà même de ce qu’il a pu devenir aujourd’hui. Si un Debord ou d’autres étaient encore là, ils constateraient qu’on a atteint des sommets inconcevables sur la question de la domination digitale.

**GB:** La situation à laquelle nous sommes arrivés prouve à quel point la marchandise a triomphé dans tous les compartiments de la vie, au point que chaque individu est une marchandise, personifiée. Nous n’avons jamais assisté à la circulation d’une telle quantité d’images, notamment pendant la première crise sanitaire et l’enfermement des populations et, je le répète, le plus scandaleux est de constater à quel point la majorité de la population a obéi. Ce qui s’est produit, c’est que chacun, dans sa solitude sordide, survivait en envoyant des images de soi et de son environnement à tous ses contacts, débordant parfois ce cercle lorsqu’elles devenaient virales. Ceux-là mêmes qui parlent d’écologie ne se rendaient pas du tout compte à quel point l’envoi et la consommation permanente, irréflechie, de vidéos et d’images polluent la planète. Chacun est devenu le metteur en scène de sa vie, mais d’une vie qui n’a aucun intérêt. Seul critère : que l’image soit présentable, « instagramable ». C’est devenu absolument indispensable parce que vous ne disposez d’aucune vie si vous n’avez pas cette vie. Vous êtes rayé de la carte. Tout le monde est bien conscient que l’enregistrement de nos données est une aubaine mais on s’en moque puisqu’il faut exister sous cette forme imposée par le pouvoir de l’image. Aujourd’hui, on a été tellement

## Être pauvre à cette époque ne nous dépossédait pas de notre dignité. Dans ce désir de liberté, d’explorer la ville en toute liberté, de la voir et l’envisager autrement, de l’inventer, on faisait fi de la surveillance régissant dans un milieu urbain structuré et quadrillé. La surveillance dans une ville comme Paris dans les années 1950 n’avait rien à voir avec aujourd’hui, avec l’omniprésence de la vidéosurveillance.





conditionnés que je ne vois pas trop de retour en arrière possible. On sait tout cela, et quelque part on ne veut pas l'entendre. Jamais les pouvoirs en place, dans leurs fantasmes les plus résolus de domination et d'écrasement des êtres humains, n'auraient pensé qu'on pouvait atteindre un tel état de complaisance avec les populations. Celles-ci sont devenues les meilleurs défenseurs du pouvoir.

**FP:** Le peuple est devenu pendant le confinement la meilleure des polices parce qu'il était fier de rester chez lui. Tout d'un coup, les gens se sentaient investis d'un faux pouvoir qui les faisait exister. C'est un peu ce paradoxe de la grande cécité et de l'effet miroir : on vit dans une époque où tout est publié mais nous sommes devenus totalement aveugles. Dans cette société de parution permanente, on nous a volé la vision.

**GB:** Un *nouvel âge de détèbres*, pour reprendre l'expression de James Bridle. Si on se montre à ce point partout, c'est qu'on se cache aussi la réalité qui nous est imposée et que l'on accepte. Mais je montre une image joyeuse, arty, sexy... Et à partir du moment où l'on existe, on va voir combien de personnes nous ont « aimé » puis l'on va aimer ceux qui nous ont aimé pour élargir notre réseau. C'est complètement absurde. Il n'y a plus de distance, de second degré, d'ironie, et la notion d'amitié n'échappe pas à cette logique. J'avais envie de réaliser une pierre tombale que je voulais installer, en situation, dans un cimetière. Elle n'aurait porté ni nom, ni épitaphe, ni date de naissance ou de décès, seulement un QR code que l'on aurait pu flasher avec son téléphone. Je voulais inventer une vie un peu délirante à une personne décédée, avec sa page Facebook, son groupe d'amis, etc. Ce que je veux dire par là, c'est que c'est notre présent. Et c'est une idée que l'on peut tout à fait conceptualiser et vendre à une société de pompes funèbres qui proposerait à la famille de récupérer l'archive numérique du défunt, sa page Facebook, ses posts Instagram, etc., et donner une sorte de vue numérique post-mortem. Tout va fonctionner ainsi. Avant, on pouvait retrouver, au moment du décès d'un proche, des lettres d'amour de jeunesse rangées dans un tiroir et on pouvait s'en émouvoir.

Aujourd'hui, les choses se passent autrement et comme on change de médium, le contenu aussi change. Et il arrive un moment où ce n'est plus vous qui écrivez mais le médium qui écrit pour vous.

**FP:** La technique vous dépossède, tout en vous aidant gentiment à faire mieux et plus vite.

**GB:** C'est toujours la question de la liberté. Dans le domaine économique, la grande trouvaille a été de généraliser ce qui était réservé à l'élite. Les grands couturiers, par exemple, ont créé le prêt-à-porter. Il n'y a pas si longtemps, prendre un avion était réservé à l'élite financière. On a totalement démocratisé cela, tout le monde peut aller n'importe où, qu'importe les conditions. Un patron de l'une de ces compagnies low cost a déclaré qu'ils transporteront bientôt leurs voyageurs gratuitement, et qu'ils seront payés par les aéroports où ils atterriront, devenus de véritables centres commerciaux avec, comme les magasins IKEA, un passage obligé. Ce seront les taxes payées par toutes les marques qui financeront les compagnies. Aujourd'hui, vous pouvez faire le tour du monde sur Google Maps en 69 minutes, c'est beaucoup mieux que Jules Verne ! Comme j'ai accès aux musées du monde entier et à leurs œuvres dans une qualité exceptionnelle, je ne bouge pas de chez moi. Et ça va jusqu'à la sexualité qui est une sexualité avec les machines, encore mieux qu'avec une personne parce que la machine n'engendre pas de problèmes, il s'agit d'une relation purement binaire. Plus généralement, on veut légiférer sur tout. Et une société qui légifère trop est une société malade. Il y a des choses qui relèvent de la sphère privée. On ne peut pas légiférer parce que c'est un rapport humain, social, d'échange. Qu'il soit accepté, agréable, pénible, violent, conflictuel, il reste privé. Tout cela passe maintenant par la surveillance généralisée : nous avons des caméras pour savoir qui a sonné à notre porte, nous pouvons visiter notre appartement depuis notre smartphone pour vérifier si nos enfants vont bien ou s'il n'y a pas eu d'incendie. Bientôt, nous serons en réseau avec une caméra dans les chambres à coucher et il faudra montrer patte blanche. Si vous reprenez, c'est que vous avez quelque

chose à cacher. Quand vous arrivez à la frontière des États-Unis, on vous demande d'ouvrir votre ordinateur et votre page Facebook. Et si vous n'avez pas de compte, vous avez l'air suspect. Quand on prend un peu de recul, on s'aperçoit que tout est lié.

**FP:** Il y a un point qui m'intéresse beaucoup et qui n'est pas vraiment éclairé dans le travail de Debord, c'est sa dimension écologique.

**GB:** La revue Internationale situationniste a eu douze numéros. Il était question d'en publier un treizième, et on a retrouvé dans les papiers de Guy Debord un dernier texte prévu pour cette parution, intitulé La Planète malade. Il était tout à fait sensible à ces questions et il percevait la dérive vers laquelle nous nous dirigeons. Il anticipait même des catastrophes écologiques. Il faut aussi comprendre que l'écologie telle qu'elle est conceptualisée aujourd'hui et défendue par toute une nouvelle génération a une dimension spectaculaire. On ne fait plus de différence entre les pouvoirs en place et les populations, et ça passe par un discours moral de culpabilisation des aînés qu'on considère responsables du monde dans lequel nous vivons. Mais à un moment où nous avons très peu d'informations, où la consommation à outrance était développée par les gouvernements, où le rêve de voitures et de voyages était vendu comme la concrétisation de la réussite, tout le monde allait dans ce sens. Cette perception de l'écologie est séparée de la question économique et de celle du pouvoir. Je pense qu'il faut tout arrêter, couper les compteurs, sans quoi on va dans le gouffre, c'est une évidence. Continuer à culpabiliser les populations pour leur empreinte carbone, je ne pense pas que ça fonctionne. L'usage phénoménal de l'informatique et la circulation des images ont des conséquences nettement plus graves que si j'allume une cigarette dans la rue.

**FP:** Nous utilisons le papier pour la publication de notre magazine, et le papier, paradoxalement, est beaucoup moins pollueur que les réseaux sociaux ou les crypto-monnaies... Mais dire que les réseaux sociaux et l'activité digitale polluent, c'est tabou !

**GB:** Regardez le problème de l'incendie chez l'hébergeur OVH dans leur centre à Strasbourg. Ça a

été une catastrophe. Il n'y a plus d'activité que l'on puisse mener sans passer par le digital. J'ai aussi publié *L'Obsolescence programmée des objets* de Bernard London. On s'est par exemple aperçu qu'une ampoule électrique pouvait durer toute une vie et au-delà. Après la crise de 1929, c'était dangereux parce qu'il fallait relancer l'économie. On a donc créé des ampoules périssables malgré cette connaissance. C'est pareil pour une voiture, un aspirateur... Cette obsolescence programmée a créé cette obligation de consommation. Et aujourd'hui, on nous fait la morale. Les grands groupes de supermarchés se mettent sur le coup, nous expliquent qu'il faut réparer, acheter des vêtements de seconde main. À partir du moment où des groupes s'intéressent à des affaires qui relèvent de la sphère privée, c'est qu'il y a une rentabilité à en tirer. On se fiche en réalité de la protection de la planète, tout n'est qu'illusion.

<sup>(1)</sup> Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste (édition Allia, 1985) [www.editions-allia.com](http://www.editions-allia.com)

